Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 24

Artikel: Dans les fleurs
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205118

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

faite, au jardin d'Eden déjà, la distinction des fonctions, la séparation des pouvoirs. L'histoire ne nous dit pas que cette opération ait donné lieu à la moindre discussion, ni qu'Eve était muette. Et, certes, à ce moment-là, il n'y avait pas encore de lois autocratiques, œuvre de cet égoïste d'Adam, tirant à lui toute la couverture. Il avait bien d'autres soucis.

Je crois, Mademoiselle — c'est naïf, peut-être — que si Dieu ou la nature avait voulu que la femme et l'homme eussent mêmes attributions et mêmes devoirs, il les eût apparemment créés en tous points semblables l'un à l'autre. Ou mieux, c'était plus simple, il n'eût créé que des femmes ou que des hommes. Les cigognes se seraient chargées du reste.

La nature fait bien ce qu'elle fait et je n'ai pas, pour moi, la prétention d'y pouvoir changer quelque chose.

Maintenant, « ce que femme veut, Dieu le veut », dit-on. Le mouvement féministe est une occasion superbe de prouver l'exactitude de ce proverbe.

J'attends en toute confiance, sans anxiété aucune, le résultat, et vous prie, Mademoiselle, ainsi que toutes vos sœurs, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux et l'assurance de tout mon dévouement.

J. M.

Le chapeau sauveur.

M. ***, dont la situation peut exciter les envieux, porte depuis plus de deux ans le même chapeau crasseux et aux bords fatigués.

Ce lamentable couvre-chef fait la joie des amis de son propriétaire; ils y trouvent sujet de maintes plaisanteries plus ou moins aimables.

M. ***, agacé de ces interminables railleries, s'est, l'autre jour, rebiffé pour de bon.

— Vous vous moquez de mon chapeau; vous croyez que c'est par avarice que je le fais durer si longtemps? Eh bien, non! Il y a un an, ma femme m'a dit : « Tant que tu n'auras pas un chapeau neuf, je ne sortirai pas avec toi! » Comprenez-vous, maintenant?

Personne n'a répliqué.

A la Cathédrale. — Demain, dimanche, à 2 heures, le *Chœur d'hommes* de Lausanne donnera, sous la direction de M. Alex. Dénéréaz, et avec le précieux concours de *Mme Nina Jaques-Dalcroze* et de l'*Orchestre symphonique*, un concert dont le programme est fort beau.

Comme premier morceau, l'ouverture des « Maîtres chanteurs », de Wagner; comme œuvre principale, le magnifique « Requiem », de Cherubini; puis « Thalatta », de Th. Podbertoky. Ce sera une vraie solennité artistique.

Dans les fleurs. — Aujourd'hui samedi et demain dimanche, c'est fête des fleurs sur notre promenade de Derrière-Bourg. A l'occasion de son assemblée, la Société vaudoise d'horticulture a eu l'heureuse idée d'organiser une exposition de produits horticoles.

On sait l'attrait irrésistible des expositions de ce genre, dont il serait vraiment puéril de vouloir en donner une description. Il faut voir.

A BORD DU « WINKELRIED » EN 1828

L'*Italie*, le nouveau bateau-salon dont vient de s'enrichir la flotte du Léman, ne met pas tout à fait trois heures et trois quarts à franchir la distance de Genève au Bouveret, en longeant la côte suisse, qui est la plus étendue. Il fallait plus de huit heures pour faire le même trajet au début de la navigation à vapeur, c'est-à-dire vers 1825. On verra par les lignes qui suivent que les bateaux de cette époque différaient par d'autres particularités encore des superbes et confortables vapeurs de la Compagnie générale de Navigation. Nous les extrayons d'un récit dû à la plume d'un écrivain de la Suisse allemande, F. Meisner, et publié en 1828 par les *Alpenrosen*, périodique illustré offrant quelque analogie avec le *Foyer romand* et dont plus d'un de nos confédérés du centre et de l'est regrettent la disparition.

I

C'était au port de Genève, par une radieuse matinée du mois d'août 1828. En attendant l'arrivée de l'ami qui devait m'accompagner sur le Léman, je contemplais le *Winkelried*, à l'ancre au milieu d'une flotille de chaloupes et de grandes barques à voile. Par son volume, ainsi que par la forme de sa coque, le *Winkelried* ressemble aux navires à vapeur des côtes de la Grande-Bretagne et à ceux qui forment en quelque sorte un pont volant entre Douvres et Calais; il n'en diffère que par le gréement et la structure des mâts. Ses flancs sont peints en blanc et en vert. Au-dessus des roues, dans des écussons accolés, éclatent les couleurs de Genève et de Vaud. Une tente de toile blanche coiffe le pont d'arrière, et à la poupe flotte majestueusement un drapeau où la croix fédérale étend ses bras dans un champ rouge piqué de vingt-deux étoiles.

Du bateau, comme pour inviter à la promenade, une musique jouait toute sorte d'airs entraînants, longtemps avant six heures du matin. A ce concert succéda le tintement d'une cloche, signal du départ imminent. Une multitude de gens grouillait déjà sur le *Winkelried*, et cependant les petits canots ne cessaient d'amener de nouveaux passagers. Bref, c'était un tableau d'une extrême animation, à laquelle ajoutait encore la présence des innombrables badauds, plantés sur la rive comme s'ils eussent assisté à la venue de quelque majestueux vaisseau-amiral.

Mon ami m'ayant enfin rejoint, nous prîmes place à bord, tout à l'arrière. Le pont d'avant est destiné aux voyageurs du commun; le prix des places y est plus modique, quoiqu'on y puisse fumer, ce qui n'est pas toléré à l'autre bout du bateau, où se réunit la société fashionable.

De même que tout passager fait à l'ordinaire la reconnaissance du vaisseau qui le prend pour la première fois à son bord, de même, avec la permission de mes lecteurs, je ferai la topographie sommaire du *Winkelried*. Des deux côtés de la cheminée plantée au centre du vapeur, se trouvent des cages sous lesquelles tournent les roues. Au devant, c'est-à-dire du côté de la proue, une sorte de grande boîte permet, à travers les joints de ses planches, de glisser un regard dans la cale sur la chambre des machines et sur celles-ci elles-mêmes. Un escalier descend en ce lieu, mais l'accès en est sagement interdit pendant la marche du bateau, car les aveugles engins auraient tôt fait de broyer les curieux dans leurs puissants bras d'acier. Plus en avant encore, une autre petite construction abrite les degrés conduisant à la cabine antérieure. Des bancs sont disposés autour de ces deux constructions, autour de la cheminée, ainsi que tout le long du bastingage. La proue est ornée d'une statue de bois représentant Winkelried embrassant les piques des ennemis, et par dessus la tête du héros passe un tuyau par où s'échappe la vapeur quand le bâtiment stoppe. Séparé de l'avant par une palissade, le pont d'arrière n'est pas très grand, mais on y a tout de même plus de place que sur l'autre pont, parce qu'il ne porte, avec ses banquettes, que la petite cahutte au plafond vitré qui donne accès à la cabine, et aussi parce qu'il n'est pas encombré de malles et de marchandises, tout cela étant déposé à l'avant. Une espèce de balcon surélevé, à côté du gouvernail, forme un petit belvédère où une personne seule peut s'installer très commodément et jouir tout à son aise du panorama, attendu que ce poste domine une partie du bateau. La cabine est proprette et confortable. Le jour lui vient par le vitrage de l'escalier et par les hublots; des glaces sont suspendues à ses parois; des sièges capitonnés ayant devant eux de petites tables courent sur tout son pourtour; bref, il s'en faut de peu qu'on ne se croie transporté dans un café de Paris; on y trouve même une petite bibliothèque, de telle sorte que le passager surpris par le mauvais temps peut se distraire en lisant la *Nouvelle Héloïse*, de Rousseau, ou le *Voyage sentimental*, de Yorick. A côté de l'escalier se trouve une petite cuisine. Derrière celle-ci, un étroit cabinet meublé d'une large chaise longue est réservé aux dames souffrantes. Enfin, le haut fait d'Arnold de Winkelried, gravé sur cuivre, décore la cage de l'escalier.

Des choses inanimées, passons, si vous le voulez, aux voyageurs que va emmener notre bateau à vapeur. La plupart ne sont pas du pays; un seul coup d'œil suffit pour m'en convaincre. D'après leur langage, je reconnais parmi eux des Français, des Allemands, des Anglais, des Italiens, des Hollandais aussi, et des Russes ou Lettons. L'un de ces étrangers me frappa par son rare embonpoint. C'était un homme dans la cinquantaine, épais et court. Il portait une culotte verte et des guêtres de même couleur, qui montaient jusqu'au mollet. Son front s'abritait sous une légère casquette à la visière très proéminente, et ses mains croisées s'appuyaient sur la pomme d'or d'un jonc d'Espagne. Pas n'était besoin de le considérer longuement pour deviner en ce mortel un adversaire décidé de tout effort. Aussitôt à bord, il s'était affalé sur la banquette la plus large. Ses yeux, ses joues, sa bouche tombante, étaient, comme ses jambes, figés dans une rigide immobilité. Assises à ses côtés, une dame d'un certain âge et une jeune personne — sa femme et sa fille, apparemment — s'entretenaient avec animation; mais leur babil le laissait insensible. La vérité m'oblige à dire cependant que, de temps en temps, il donnait un signe de vie; c'était lorsque sa main droite allait de sa tabatière à son nez, puis s'étalait devant sa bouche pour dissimuler certain mouvement qu'il est bien inutile de dépeindre.

Il y avait un personnage qui formait un piquant contraste avec ce fils indolent des Pays-Bas (car je ne tardai pas à apprendre sa nationalité); c'était un Français dans la force de l'âge, sans rien de bien saillant dans ses dehors, mais qui se faisait remarquer de chacun par son extrême vivacité. Il ne demeurait pas cinq minutes à la même place; on le voyait tantôt ici, tantôt là, s'asseyant, se levant, adressant la parole à tout le monde, aux dames aussi bien qu'aux messieurs, sans épargner les Anglais, dont la mine disait assez le médiocre plaisir qu'il leur causait.

Je remarquai aussi un petit vieillard à la perruque poudrée, aux vêtements et au maintien trahissant l'ancienne mode française. Ainsi que je le sus plus tard, il avait été capitaine dans un régiment suisse au service étranger. Toutes ses allures dénotaient un singulier alliage de politesse exagérée et de brusquerie militaire.

De la société féminine, je n'ai rien à dire, si ce n'est qu'elle comprenait quelques jeunes Anglaises dont la rayonnante beauté eût pu remplacer le charme du paysage, si les nuages fussent tombés sur le lac et sur ses rives enchanteresses.

Tandis que je faisais ainsi ma ronde, la cloche donna le signal, les roues se mirent à tourner et le bateau s'éloigna du rivage sans nous faire éprouver la moindre secousse.

(A suivre.)

Rats de basse-cour et de cave. — La Fontaine, dans une de ses fables, montre comment deux rats savent s'associer pour voler un œuf. L'un se couche sur le dos, prend l'œuf entre ses pattes, et son compère le tire par la queue.

Le fabuliste n'a rien inventé. Un de nos con-